

# La santé des étudiants en architecture en danger

Travail intensif, nuits blanches... une « culture charrette » éprouvante et qui encourage toutes les dérives

O21

La veille, à 2 heures du matin, Alexis s'échinait à couper du carton. De coups de cutter en traits de crayon, lui et son camarade Mathis, étudiants en troisième année à l'École nationale supérieure d'architecture (ENSA) de Paris-Belleville, ont dû rogner sur leur sommeil toute la semaine pour réaliser trois plans et trois maquettes, reproductions d'un habitat collectif pour leur cours d'atelier du jour. Et d'autres courtes nuits les attendent : leur enseignante, Bita Azimi, demande une maquette « plus importante » pour l'atelier suivant.

Comme tous leurs camarades, Alexis et Mathis sont « habitués à peu dormir », nous lancent-ils, ce matin d'octobre, dans un haussement d'épaules. Pour eux, la période est même « encore assez cool ». Dans quelques semaines, ce sera le temps du « projet », une conception architecturale personnelle qui demande un investissement plus intense : une « accélération du corps et de l'esprit », prévient Bita Azimi. « On sera tous allongés sur les tables, dépités et épuisés, à enchaîner les charrettes », ironise Mathis.

« Être charrette » ou « faire charrette » : ces expressions renvoient à la période de travail intensif qui, en architecture, précède le rendu d'un projet, et peut se traduire par des nuits sans sommeil. Le mot est lâché à plusieurs reprises au cours de la matinée, sans surprise tant il est partie intégrante du vocabulaire de la discipline. « La charrette est un classique des études d'architecture », confirme Laura Brown, chercheuse en sociologie des professions à l'université de Bordeaux, architecte de formation. « C'est une forme de rite, profondément ancré dans la culture professionnelle. »

## Stress et fatigue

Bien des « mythes » entourent ce terme, hérité de la tradition des Beaux-Arts dont sont issues les écoles d'architecture. « Au XIX<sup>e</sup> siècle, une charrette récupérait les travaux des étudiants pour les amener jusqu'à l'atelier de validation, certains terminaient leur travail sur celle-ci », raconte Laura Brown. Les ateliers étaient alors très codifiés : « Avec un maître superviseur et des élèves disciples qui devaient concevoir leurs plans sous ses instructions, très verticales, détaille la chercheuse. On conserve toujours un héritage de cette époque. »

Marion (le prénom a été modifié), 24 ans, tout juste diplômée de l'école Paris-Belleville, a été très éprouvée par la « culture charrette », selon elle « banalisée » dans son établissement. Les nuits tronquées ont rythmé sa scolarité, particulièrement lors de la première année, celle qu'elle appelle le « deuxième concours ». « C'est une année fondatrice, où on découvre un nouveau monde et où on nous éduque à une manière de fonctionner, se souvient-elle. Il y a l'idée que l'architecte serait un artiste, et que ce serait la nuit et dans la pression qu'il créerait le mieux. Celui qui ne tient pas la route peut dire au revoir au cursus. »

Pressurisée par le stress des rendus et par la fatigue accumulée, Marion perd 7 kg en quelques mois. Elle raconte qu'aucune excuse n'est valable aux yeux de professeurs parfois « très durs ». Ses parents, chez qui elle habite, s'inquiètent. Alors, pour éviter les conflits, Marion va faire ses charrettes dans les minuscules studios de ses camarades. « Cela devenait la routine et prenait une couleur presque festive où on picolait la nuit, décrit-elle. En fin d'année



ANNA WANDA GOGUSEY

quand on était trop crevés, plusieurs prenaient du Guronsan [un médicament contre la fatigue] ou de la coke. »

Les dérives de cette culture d'école ne s'arrêtent pas là. « L'esprit charrette crée un climat où prospèrent les rapports de pouvoir, et qui a pu encourager des déviations dans notre promotion, comme du harcèlement et des violences sexuelles », assure Marion. Fin 2019, plusieurs récits ont émergé au sein de l'école, remontés jusqu'à l'administration, pour signaler ce type de dérives, favorisées par le brouillage entre vie privée et professionnelle, et par la culture de compétition. « Tout cela fait partie d'un même rouage », dénonce Marion.

En 2018, l'Union nationale des étudiants en architecture et paysage (Uneap) alertait sur le mal-être dans les ENSA. Dans une enquête menée auprès de plus de 5 000 élèves, 66 % confirment l'existence, dans leur école, de cette « culture de la charrette », considérée par la majorité comme « épuisante, éprouvante et banalisée », écrit l'Uneap.

Plus d'un tiers des étudiants disent dormir « moins de quatre heures » par nuit durant la semaine qui précède un gros rendu. Une situation qui a poussé, à la rentrée 2020, le ministère de la culture à constituer un groupe de travail avec les acteurs du secteur, consacré aux enjeux de bien-être et de santé étudiante dans ces écoles.

**« On s'épuise, à dormir moins de cinq heures par nuit, pour ne même pas avoir les savoirs utiles »**

FANNY  
étudiante en master à Paris-Belleville

« En plus de la surcharge de travail, il y a une forme d'encouragement mutuel et parfois inconscient des étudiants à participer à ces nuits blanches, valorisées dans les établissements », observe le président de l'Uneap, Max Brouwer. Il relève que le manque chronique de sommeil génère des pathologies parfois graves, allant de la perte de cheveux et de poids, de maux de dos, à la dépression et aux pensées suicidaires. Dans l'enquête, les étudiants sont 75 % à dire ressentir un impact physique lié au stress.

## « En finir avec ce folklore »

De son côté, François Brouat, président du collège des directeurs de l'ENSA et à la tête de l'école Paris-Belleville, affirme qu'il y a eu une « vraie prise de conscience » concernant la santé dégradée des étudiants. Dans son école, une consultation avec un psychologue a été mise en place, des conférences sur le sommeil organisées. Et s'il ne s'agit pas de revenir sur l'enseignement en mode projet, qui a « des vertus pédagogiques très fortes », des efforts sont faits pour « en finir avec ce folklore du travail de nuit », assure François Brouat.

Les quelques mesures prises par les établissements ne remettent cependant pas encore en question les « problématiques structurelles » liées à la construction du cursus et à la culture professionnelle, juge l'Uneap.

Dans ces grandes écoles, les dysfonctionnements sont d'ailleurs

parfois très profonds, comme le rapporte une récente enquête de Libération sur « l'ambiance de harcèlement moral et d'intimidation » qui règne à l'École d'architecture de Montpellier, dans un « entre-soi » dévastateur pour les étudiants et certains enseignants, symptomatique de la culture de pression qui régit la discipline.

Faire changer les mentalités sera difficile, prévient la chercheuse Laura Brown. Elle observe toujours « un enthousiasme certain chez une partie des étudiants pour la pratique de la charrette », encore encouragée plus ou moins explicitement par nombre de formateurs. Pour beaucoup, elle fait figure de « prix d'entrée » dans la « communauté » : « Ce sont des moments d'effervescence très marquants, où se forme un esprit de corps. On apprend à se connaître intimement, on dort sur place, parfois avec tentes et matelas dans l'atelier, on se relaie », précise Laura Brown.

Paul Lecomte, 26 ans, jeune diplômé de l'ENSA de Bordeaux, se souvient que « quelque chose de très particulier » se créait avec ses camarades : « Il y avait de la souffrance, mais aussi une certaine beauté, comme si on avait fait le service militaire ensemble. » Aujourd'hui, le Bordelais travaille d'ailleurs dans la même agence que son « camarade de charrette », qui a soufflé son nom.

Mais cette image positive sert surtout, selon lui, à « légitimer des pratiques discutables qui se

retrouvent dans le monde professionnel ». Être disponible jour et nuit, comme un apprentissage des codes du sacrifice propres à cette profession libérale, précise Laura Brown : « On transmet aux étudiants la culture du métier passion où on ne compte pas ses heures. »

Reste que, après la « bulle » de l'école et de ses traditions, la rencontre avec le monde du travail peut être déroutante. « Il y a un décalage gigantesque entre la vision romancée de l'architecture en école, appuyée par la culture charrette, et ce qu'on découvre en agence », observe Paul Lecomte qui, après cinq ans passés à plancher sur de superbes monuments « sans jamais parler d'argent ni de contraintes administratives », s'est senti hors sol.

## « Ce n'est pas ça, le métier »

« À l'école, on est immergé dans le monde de la création, mais une fois passés dans le monde des marchés, la création, c'est un faible pourcentage de la pratique », abonde Laura Brown.

« On nous apprend à être des artistes, mais j'ai compris avec mes stages que ce n'était pas ça le métier », lâche Fanny, étudiante en master à Paris-Belleville dont le prénom a été modifié. Elle qui vit mal le rythme effréné des études, constamment épuisée et au bord des larmes, est désabusée : « On s'épuise, à dormir moins de cinq heures par nuit, pour ne même pas avoir les savoirs utiles. » Cette année, Fanny a décidé de travailler en parallèle dans une agence parisienne pour apprendre le métier sur le terrain, quitte à rater certains cours.

« Ils ont vécu dans une sorte d'illusion et découvrent ce qu'est réellement le métier à bac +6 », regrette Isabelle Chesneau, autrice de *Profession architecte* (Eyrolles, 2018) et responsable de formation HMONP à l'ENSA Paris-Malaquais. Instaurée en 2007, l'habilitation à l'exercice de la maîtrise d'œuvre en son nom propre est une année obligatoire pour porter le titre d'architecte, qui aborde la création d'entreprise, le droit, l'économie. Pour Laura Brown, cette formation devrait impulser de « nouvelles formes d'organisations » de la profession, « de jeunes agences se structurant désormais autour d'horaires d'entreprise plus classiques ».

De quoi susciter de l'espoir pour Fanny, en master à Paris-Belleville, qui place le bien-être au travail comme critère principal pour son insertion, rebutee par « ces agences où on fait charrette sur charrette, tout en étant payé une misère ». Mais elle qui, fille d'architecte, a vu son père enchaîner les heures au bureau toute son enfance sait que trouver une entreprise à contre-courant sera un défi. ■

ALICE RAYBAUD

## Malaise à l'école d'architecture Val-de-Seine, après le suicide d'un étudiant

LE SUICIDE DE Maël Flegeau-Kihal, étudiant en deuxième année d'architecture à l'École nationale supérieure d'architecture (ENSA) Val-de-Seine, a provoqué une onde de choc. La nouvelle a été annoncée, le 5 octobre, par Philippe Brach, le directeur, dans un mail adressé aux étudiants, aux enseignants et au personnel administratif. Le lendemain, sept étudiants lui répondaient par un mail véhément mettant en cause « le fonctionnement de l'école » et « sa culture de la charrette » qui auraient « joué un rôle dans cet acte désespéré ». Soutenant que « n'importe quel élève, qu'il soit psychologiquement "fragile" ou non, peut céder à la pression constante et traditionnelle des études d'architecture », ils demandaient à ce que l'école renonce à la culture de la charrette et appelaient leurs camarades à témoigner d'éventuelles souffrances subies dans le cadre de leurs études.

Le directeur n'a pas souhaité répondre aux questions du Monde sur le sujet. Il invite toutefois à faire preuve de « la plus grande prudence dans le rapprochement qui pourrait être fait entre la tragédie que représentent le suicide d'un étudiant et ses causes et la culture de la charrette dans les ENSA ». Maël Flegeau-Kihal souffrait

d'une forme de fragilité psychologique connue de l'administration de Val-de-Seine. Il participait par ailleurs à un mouvement de contestation des méthodes d'enseignement de l'école qui s'est constitué, sur Facebook notamment, au mois de mars.

## Fort esprit de corps

Issue de la fusion entre plusieurs écoles, l'ENSA Val-de-Seine promeut des pédagogies diverses. Hérité de l'École des beaux-arts, le système des ateliers valorise la charrette et le stress qui l'accompagne – ainsi qu'un fond de culture machiste, dont l'hymne du *Pompier*, qu'il est de bon ton d'entonner pantalon baissé, même si on le chante souvent habillé aujourd'hui, peut être considéré comme un emblème. Marqués par la personnalité de leurs directeurs, un fonctionnement en vase clos et un fort esprit de corps, ces ateliers rassemblent des étudiants de tous les niveaux autour d'un même projet.

À Val-de-Seine comme dans les autres ENSA, la rentrée 2020 fut marquée par la mise en place, à l'initiative du ministère de la culture, d'ateliers sur le harcèle-

ment et le sexisme, et d'une plate-forme d'écoute. Selon une maîtresse de conférences qui souhaite rester anonyme, ces sujets n'étaient jamais débattus entre professeurs. Le suicide de Maël Flegeau-Kihal et la lettre qu'il a inspirée à ses amis auraient, selon elle, changé la donne. « On a été accusé en tant que corps enseignant. Les étudiants en ont marre de notre stress. Pendant le confinement, il y a eu de nombreuses plaintes sur la charge de travail, jugée trop importante. Leur réaction est le signe d'une société qui a envie de bienveillance. Nous avons beaucoup à apprendre d'eux. »

Les signataires de la lettre disent avoir reçu le soutien de nombreux professeurs, et une centaine de messages d'étudiants rapportent des scènes d'humiliation, des insultes racistes, des comportements sexistes. Ils viennent de créer une association, Entr'Seine, qui propose « une cellule d'écoute inclusive », et entend lutter contre la pratique de la charrette, promouvoir une architecture de la diversité et la formation des enseignants à la pédagogie. Elle sera hébergée par l'école. ■

ISABELLE REGNIER